

*Gérard ADAM*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Jean-Luc DUBART**

1996



**Située à l'interface de deux mondes, l'un intérieur, l'autre extérieur, l'œuvre de Gérard Adam développe toutes les composantes somatiques, psychiques et spirituelles de la condition humaine.**

**Médecin de formation, acupuncteur (1), il est particulièrement attentif au domaine de la maladie et de la santé, à la perception des influx nociceptifs ou de bien-être, à l'éventail des passions, des émotions qui cadénassent ou libèrent l'agir. Agnostique ouvert à toutes les conceptions religieuses, foncièrement humaniste, il s'ouvre à la quête du sens, semblable, à travers ses personnages décrits à la première ou à la troisième personne, à un chevalier errant dont les racines – intériorisées, assumées – peuvent être véhiculées à travers le monde entier. Ainsi, le Graal est-il accessible à Galaad parce qu'il a assimilé l'essence même de la chevalerie (ce qui**

---

1. Gérard Adam a renoncé à l'exercice de l'acupuncture pour son travail d'écrivain.

suppose un sens profond de la tradition et de l'enracinement) et, corollairement, parce que le fils de Lancelot ne s'est pas rivé à son château natal.

Lieutenant-colonel, il s'ouvre au monde extérieur, dans ses multiples aspects géographiques, historiques, socio-économiques et politiques. Il fait sienne la praxis, ce concept d'inspiration marxiste qui souligne l'interrelation de la pensée et de l'action : la réflexion au service d'une transformation (même fugitive, même dérisoire) des sociétés. Et l'action comme semence et nourriture d'une méditation sur le monde. Certes, le monde extérieur dicte ses conditions et il n'est pas possible de se hisser au-delà des destins des hommes et des peuples. Mais, à l'instar d'Albert Camus et de son double, le docteur Rieu, même si la lutte est vaine et sans espoir, il importe toutefois d'agir, ou... de tenter d'agir. Voire, comme dans *La Peste*, de fuir. La fuite étant aussi un mode de réponse. *Puisque rien n'en vaut la peine*, dira Ghislain Desaiwe, le héros de *L'arbre blanc*, *autant le faire jusqu'au bout*.

**Cette situation à l'ombilic des mondes intérieur et extérieur permet de témoigner de la condition humaine sans avoir à (trop) théoriser. Elle soutient que tous les personnages cheminent sur une route de crête, à des moments et des lieux où tout peut vaciller, mais dont on ignore, au terme, si cette marche a infléchi ou non la suite de leur destinée. Elle explique aussi l'importance des descriptions de paysages et les impressions qu'ils induisent, la charge émotive des situations. Elle donne, enfin, au style lui-même, un aspect baroque qui incarne, peut-être, un des éléments de la *belgitude*.**



# Biographie

Gérard Adam est né à Onhaye, petit village près de Dinant, le 1er janvier 1946 à 21 heures. Ce qui fait de lui «un capricorne ascendant lion».

Hanté par le monde dès ses premiers jeux d'enfant et la lecture de Tintin, il a l'opportunité de concrétiser ses rêves lorsque, avec sa mère et ses deux frères (un quatrième viendra compléter la famille par la suite), il rejoint au Congo son père qui bétonne le barrage de Zongo.

Interne à Léopoldville, Gérard Adam est fasciné par un instituteur qui lit à ses élèves Romain Rolland. C'est à ce moment qu'il décide de sa vocation d'écrivain. Malheureusement, une tuberculose de son père met fin à l'épisode colonial. Ses parents sont rapatriés pour trois ans de sanatorium. La famille dispersée, Gérard Adam vit à Beauraing, chez son grand-père qui a épousé en secondes noces une femme énergique et maternelle, qui comptera beaucoup pour lui. La famille se retrouve ensuite à Wandre, corons miniers, et des copains sont issus d'une immigration bigarrée. Latin-mathématiques à l'Athénée d'Herstal où il est bon élève, ballotté entre les hypothénuses et les déclinaisons.

Après les grèves de 60 (où il assiste en spectateur bouleversé à l'attaque de la grand-poste), son père perd son emploi de clicheur à *La Wallonie* et se recase comme ouvrier dans une petite entreprise métallurgique. Suite aux difficultés matérielles, Gérard Adam entre alors à l'École des Cadets, où, *pour supporter la réclusion, (il) se plonge dans l'étude et lit dans le désordre tout ce qui lui passe sous les yeux*. Premiers poèmes, *enrobés d'un fatras d'adolescence*. Pour une revue qu'il a lui-même fondée, *La Pince à Linge*, il écrit à une jeune fille dont il a lu un poème dans *Le Soir*; il rencontre ainsi sa future femme, la peintre et poétesse Monique Thomassetie.

Candidatures en médecine accomplies à Liège pour le compte de l'armée. Mariage en 1967 puis doctorat à l'U.L.B. En mai 1968, flirte avec la contestation. Velléités d'écriture de plus en plus éphémères.

Médecin militaire, il découvre que le mélange d'action et d'humanisme impliqué par cette profession ne lui convient pas trop mal : deux années en Allemagne, puis le Zaïre, Kitona, Kinshasa. Voyage en Amérique

latine, Opération Kolwezi en 1978. Expériences intenses qui lui fourniront la matière de ***L'arbre blanc dans la forêt noire*** dont la rédaction s'étalera de 1978 à 1984. Une somme manuscrite de 850 pages élaguée et réduite finalement à 450 pages. En 1979, il est muté à l'École Royale Militaire dont il deviendra le médecin-chef.

Naissance d'une fille, Véronique, en 1980. Parution à l'automne 1988 du premier roman, dans l'indifférence quasi générale, avant que l'ouvrage n'obtienne le prix NCR 1989. Après ***Le mess des officiers***, recueil de nouvelles, les éditions de la Longue Vue abandonnent la fiction. Les livres suivants paraîtront chez Luce Wilquin éditrice : ***La lumière de l'archange*** est finaliste du prix Rossel 1993. Oostbroek et Prométhée, une nouvelle du recueil ***Le chemin de Sainte-Eulairie*** est finaliste du Prix «Radio-France Internationale 1993»... la semaine de la publication du livre, et doit donc être mise hors concours pour le tour final.

En 1994, Gérard Adam séjourne quatre mois et demi en Bosnie avec les Casques bleus. À la demande de Pierre Mertens, il publie son carnet de bord ***La chronique de Santici***, puis des nouvelles inspirées par cette expérience ***La route est claire sur la Bosnie***. En mai 1996, parution d'un roman ***Marco et Ngalula***.



## ***Bibliographie***

- *L'arbre blanc dans la forêt noire*, roman, la Longue-Vue et Arcantère, 1988. Prix N.C.R. 1989. Réédition Labor, Collection Espace Nord, Bruxelles, 2004.
- *Le mess des officiers*, nouvelles, la Longue-Vue, 1991.
- *La lumière de l'archange*, roman, Luce Wilquin éditrice, 1992. Finaliste du prix Rossel 1992.
- *Le chemin de Sainte-Eulair*e, nouvelles, Luce Wilquin éditrice, 1993.
- *Pèlerinage aux pays intérieurs* (sur 26 tableaux de Monique Thomassetie), essai, Le Snark, 1993.
- *Mama-la-Mort et Monsieur X*, roman, Luce Wilquin éditrice, 1994.
- *La chronique de Santici*, carnets d'un Casque bleu en Bosnie, document, Luce Wilquin éditrice, 1995.
- *La route est claire sur la Bosnie*, nouvelles, Luce Wilquin éditrice, 1995.
- *Le cauchemar de l'ex-Yougoslavie*, in *L'ange exterminateur*, éd. de l'Université de Bruxelles-Cerisy, 1995.
- *Marco et Ngalula*, roman, Luce Wilquin éditrice, 1996. Réédition Labor, collection Espace J, Bruxelles, 1999 et 2001.
- *Le Vol de l'Oiseau Blanc*, roman, Luce Wilquin, Avin, 1997.
- *La Croisée des Chemins*, nouvelles, Luce Wilquin, Avin, 1998. (Dont : *Entre Staline et Jésus-Christ*, finaliste du prix Radio-France Internationale 1997).
- *L'Impasse de la Renaissance*, roman, Luce Wilquin, Avin, 2001.
- *Qôta-Nîh*, roman, M.E.O, Bruxelles, 2009.
- *Le Saint et l'Autoroute*, roman, M.E.O., Bruxelles, 2011.

Livres traduits en langue étrangère :

- ***Een blanke boom in het donkere woud*** ( L'arbre blanc dans la Forêt Noire ), Kritak, Leuven, 1992.
- ***Put za Bosnu je čist*** ( La Route est claire sur la Bosnie ), Mode Est-Ouest, Zenica, 2001.

Traductions du croate / bosniaque.

- ***Sarajevo, la ville oubliée***, document d'Esad Bučuk, avec l'auteur, Rotary Club Bruxelles, 1995.
- ***Mes Voyages en France et en Belgique***, récits d'Esad Bučuk, avec l'auteur, autoédition, Sarajevo, 1999.
- ***L'Amour, les Pommes***, textes brefs de Marjan Gruban, avec Spomenka Džumhur, Mode Est-Ouest, Bruxelles et Sarajevo, 2000.
- ***Le bâtisseur***, poèmes de Meliha Kočo, avec Esad Bučuk, autoédition, Paris, 2000.
- ***La Mort au Musée d'Art moderne***, nouvelles d'Alma Lazarevska, avec Spomenka Džumhur, Mode Est-Ouest et Dom Štampe, Bruxelles et Zenica, 2003. Réédition M.E.O., Bruxelles, 2009.
- ***Douleur, rhapsodie tsigane***, poèmes de Tomislav Dretar, avec l'auteur, Chloé des Lys, Barry, 2007.
- ***Gardons la tête froide !***, poèmes d'Admiral Mahić, avec Tomislav Dretar, M.E.O., Bruxelles, 2008.
- ***Le Baume du Tigre***, nouvelles de Dražen Katunarić, avec Tomislav Dretar, M.E.O., Bruxelles,, 2009.
- ***Ciel/Terre***, poèmes de Dražen Katunarić, avec Borka Legras, Vanda Mikšić et Fernand Cambon, L'Arbre à Paroles, Amay, 2009.
- ***Aux Portes de l'Inaccessible***, poèmes de Tomislav Dretar, avec l'auteur, M.E.O., Bruxelles,, 2009.
- ***Sous le signe de la rose***, roman d'Alma Lazarevska, avec Spomenka Džumhur, M.E.O., Bruxelles, 2009.
- ***Qui a mis en rang les gratte-ciels ?***, poèmes de Lana Derkač, M.E.O., Bruxelles, 2010.

- *La Ville dans le Miroir*, roman de Mirko Kovač, avec Spomenka Džumhur, M.E.O., Bruxelles, 2010.
- *Parole, mon logement social*, poèmes de Tomislav Dretar, avec l'auteur, M.E.O., Bruxelles, 2010.
- *Shéhid*, roman de Zilhad Ključanin, avec Spomenka Džumhur, M.E.O., Bruxelles, 2011.



## *Texte et Analyse*

*Je croyais le temps linéaire; et l'enfilade des jours semblables, la succession de moments aussi prévisibles que riches de sens me paraissait le confirmer; naïf que j'étais : le temps fonctionne comme un cœur, par systoles, diastoles, repos entre les phases. Le temps assoupi s'est réveillé.*

*Nous roulons sur les pistes les plus oubliées, recensons des villages fantômes surgis du temps où le Blanc était roi. Nous transportons de pleines remorques de maîtresses poutres, de briques patinées par le soleil et les intempéries; nous dressons des plans, jetons des ponts; volonté tendue des bâtisseurs, en marge d'un monde en voie d'effondrement. Dyana déborde de cette force vitale qui imprègne une Afrique en apparence assoupie, et qui d'ordinaire ne se révèle que par la luxuriance de la corruption. Dyana, c'est le pouvoir amplificateur de l'Afrique au service des grandes causes. Les graals de l'avenir. Qui donc suis-je, élu du hasard, pour conseiller cette reine d'épopée, morose ministre des finances et de la raison?*

*Ces tâches supplémentaires m'exaltent, mais s'intègrent à mon quotidien; elles emplissent surtout mes week-ends, le gros du travail est assuré par les deux frères qui, l'Esprit-Saint aidant, ont épousé notre cause corps et âme. Pierre et Mère Marguerite les regardent s'agiter avec le sourire de parents vieillissants qui voient leur progéniture se lancer dans des aventures d'adultes avec la fougue de la jeunesse.*

*Notre réseau de dispensaires se structure : Kiaku accompagne Pierre ou Louis dans leurs tournées, explique aux villageois ce que nous voulons mettre sur pied. Dyana et moi nous sommes rendus à Yula, à Lumbu, à Kinsola, les principaux bourgs, où existait déjà un infirmier-catéchiste que supervisaient les pères, pour y créer des relais où les infirmiers itinérants, qui parcourront la région à bicyclette, pourront faire halte et se réapprovisionner.*

*Avec Dyana, je vis des instants d'intense communion, quand, sous la fougue, l'irrésistible poussée, je sens une fragilité, qui affleure à des moments privilégiés ; lorsque, rompue, elle s'endort dans la jeep, et que dans son sommeil d'enfant confiante, elle cherche mon épaule comme oreiller ; lorsque, c'est rare, un malade que ses soins ont remis sur pieds, peut-être pour exorciser les jours où il lui était soumis comme un bébé à sa mère, se rebiffe, coq méprisant, dans un sursaut d'orgueil mâle, et que, blessée, soudain désarmée, elle implore du regard mon soutien... Plénitude fugitive, qui me rive douloureusement à elle. À ces moments, je me découvre fort ; un couple en connaît-il de pareils ? L'accomplissement sensuel que vivent un homme et une femme qui s'aiment n'émousse-t-il pas les perceptions ?*

*Je découvre que le bonheur réside dans les mille et une facettes du quotidien, pour autant que les ruptures avec ce quotidien soient saisies au bond, assumées dans la joie. Une fois de plus, je le dois aux Noirs ; samedi, nous avons projeté de montrer nos deux ex-scieries à Lelo, qui, malgré sa grossesse de six mois, et quelle grossesse, ne tenait plus en place à l'idée de l'expédition. Et voici qu'au sortir de l'hôpital, le ciel m'est apparu semblable aux toits d'Ardenne après la pluie ; gris, strié, luisant, lumineux. Comme ce n'était pas la première fausse alerte, nous nous sommes donné rendez-vous chez moi, pour le départ, après le déjeuner. J'allais atteler quand les premières gouttes ont éclaté sur le sable avide. Le temps de rentrer la Toyota, d'abriter la remorque, j'étais trempé. Deux mois, qu'on l'attendait, et elle choisit le jour où... Puis j'ai vu arriver les deux femmes, triomphantes, abritées sous l'immense parapluie de Lelo. Oubliée, la partie de plaisir, de quel poids pèse un projet face à cette merveilleuse réalité : il pleut, il pleut, tu te rends compte, le manioc va reprendre, les arachides... et puis, quelle belle pluie, crépitante, tiède, serrée. Nous avons passé l'après-midi à la regarder en buvant du thé. Elles ont raconté, des souvenirs de petites filles qui couraient nues s'offrir au déluge, les calebasses et les casseroles pour recueillir l'eau pure dégoulinant des chaumes. Il a fallu que je vienne ici pour apprécier cette merveille, l'eau, source de vie. Source ? Mot abstrait, pour moi, et pourtant, naissance, fertilité, richesse au sens le plus noble... Elles m'ont appris qu'au niveau des sources reviennent en ce monde l'âme des*

*ancêtres, pour se glisser dans le ventre d'une femme de leur descendance, et perpétuer la grande famille.*

*Une chanson d'Atahualpa Yupanqui me trotte en tête : el arbol que olvidaste siempre se acuerda de ti; fût-il abstraction, l'arbre que j'ai planté, même si je l'oublie, se souviendra de moi; la fleur d'hibiscus tire sa splendeur du soleil, de la terre, et de l'eau, mais aussi de la caresse de ma main, et le gonflement de mon cœur s'enrichit de sa beauté. Mais non, ce n'est pas encore ça, il n'y a pas une nature et nous pour nous y intégrer. Il y a nous dans le grand tout de la nature, comme un arbre est un élément de la forêt avant de s'en distinguer en tant qu'arbre. Ce n'est qu'en acceptant jusqu'au tréfonds notre condition d'hommes, rameaux d'un arbre gigantesque, nourris par lui, que nous pourrons, chacun, nous réaliser en développant une fleur.*

**(L'arbre blanc dans la forêt noire, pp. 178-180).**

### Quelques considérations préliminaires. (2)

Pour Gérard Adam, l'auteur n'est pas un *Deus ex machina* qui se tisse une histoire et en manipule les protagonistes selon son bon plaisir. L'écrivain lui-même, découvre, au contraire, la trame au fur et à mesure qu'il écrit. Ainsi, qu'elle soit de l'ordre du roman ou de la nouvelle, écrite à la première ou à la troisième personne, la quête se construit autour du point de vue d'un personnage unique auquel il s'identifie (même si Gérard Adam ne lui ressemble pas forcément). En d'autres termes : la cohérence du récit ne vient jamais que de la personnalité propre du personnage.

Cette manière d'épouser la vie d'un double (de l'intérieur, voire juste derrière son épaule) impose à l'auteur d'écrire au présent (3). Elle explique aussi le fait

---

2. Merci à Alain Wain pour sa précieuse collaboration.

3. C'est donc à dessein que nous avons choisi un extrait qui commence par une réflexion à l'imparfait et qui comprend l'utilisation de la première personne du pluriel.

– comme en témoignera l'extrait – que l'on passe aisément, sur une page rédigée par Gérard Adam, d'une narration à une méditation, une description, un flash-back, une intuition, un arrêt sur image, un coup d'éclat. Comme la vie quotidienne et son temps réel reflètent eux-mêmes ces aspects multiples, divers, presque chaotiques. Le *je* est souvent utilisé dans les romans ou les recueils de nouvelles. L'extrait que nous avons retenu comprend aussi le *nous*, la communauté en croissance dans laquelle Blancs et Noirs sont intimement liés.

### Le personnage.

Ghislain Desaiwe – comme tous les héros de Gérard Adam – est déchiré, écartelé. Pas vraiment lucide (car la lucidité constitue un frein dans l'engagement), il vit constamment dans la faille, la coupure, l'ailleurs et l'autrement. *Pris dans des rapides, il pagaie à vue, sans vision claire de sa destination mais en s'efforçant de parvenir la tête haute au sommet de chaque nouvelle vague.*

Amoureux d'une jeune religieuse noire, Dyana, il s'inscrit aussi dans l'interdit. Le tabou et le dit-entre. Disponible enfin, il s'offre pour creuset de tous les possibles, ce qui lui permet d'être le catalyseur de la croissance d'une région et, à travers elle, d'une nouvelle Afrique.

Son patronyme, à ce sujet, est tout à fait révélateur : *Desaiwe* (4). Le docteur, sans racine, sans attache (puisqu'il est au-delà d'elles), deviendra, paradoxalement, une semence à la fois physique et spirituelle. *Élu du hasard*, être de dérélition mais rédempteur qui aurait souhaité vivre chaste, il fécondera en effet une compagne africaine, Malu, dont il aura un enfant (connu mais ignoré de lui) qui prendra la chair de *L'arbre blanc* (ou métis) *dans la forêt noire*.

---

4. De- Sève, on notera encore : Pierre Lhermitte, le héros solitaire de *La lumière de l'Archange*; *Destenay* est phonétiquement proche de «destinée», *Romain Hickx*, l'anonyme de *Mama-la-Mort*. Dyana elle-même fait penser à la déesse nocturne. L'origine de son nom conduit à «roulement de tambour servant à réveiller la troupe». Ce sens procède par métonymie de celui de «première heure du jour» (également «étoile qui apparaît le matin») avec lequel le mot italien est emprunté au latin *diana*, *Diane*, «la lumineuse». Dyana, la chaste, la céleste, la rayonnante, use de la pointe du jour pour réveiller l'Afrique. Et entendre dans son ventre (à jamais infécond) les échos de ses percussions. Gérard Adam se défend toutefois de «choisir» ces noms et prénoms qui sont le fruit du «hasard» (annuaire téléphonique ouvert) mais qu'il accepte parce qu'ils collent au personnage.



À l'inverse, Dyana, liée au célibat sacerdotal, se voit qualifiée de *force vitale*, elle, qui, précisément, ne donnera jamais la vie (du moins, celle qui aurait pu sortir de son sein). Sur un plan purement physiologique, la religieuse est femme, potentiellement mère. Elle n'attend que l'élément fécondant. Nul doute qu'elle puisse être comparée à l'Afrique qui dispose, elle aussi de tous les matériaux mais demeure dans l'attente de...

### Le temps.

Pour le narrateur, le temps n'est pas pensé de manière linéaire, monocorde ni cyclique. Il est comparable au triple mouvement du cœur : diastole (mouvement de dilatation), systole (mouvement de contraction) et repos entre les phases. La compréhension du complexe spatio-temporel est donc très nettement exprimée en termes médicaux. Des verbes d'actions (*s'est réveillé, fonctionne*) participent à sa personnification. Par ailleurs, l'auteur n'hésite pas à utiliser trois fois le mot *temps* en quatre lignes et au sein du même paragraphe. Dans la deuxième ligne du second paragraphe, le mot est à nouveau utilisé, mais dans une autre acception : en effet, s'il signifie d'abord le champ dans lequel l'homme se meut, il revêt par la suite le sens de *époque, période (le temps où le Blanc était roi)*. Ce glissement de sens est visible également pour les mots *cause*, tantôt au pluriel, tantôt au singulier (cf. ligne 9, § 2 ; ligne 4, § 3) ainsi que pour *abstrait/ abstraction* (ligne 22, § 8 ; § 9).

### Les hyperboles et l'ironie.

Constamment, Gérard Adam nous conduit sur la voie de l'hyperbole (*pleines remorques de maîtresses poutres*) qui, au terme (et la douleur n'en est que plus aiguë), débouche sur une impasse, un *Holzweg*, un chemin qui ne mène nulle part : *en marge d'un monde en voie d'effondrement*. Inévitablement, nous pensons à la relecture camusienne du mythe de Sisyphe, voire aux *Holzwege* heideggériens.

Le narrateur se moque gentiment de Dyana et surtout de lui-même. Y a-t-il un avenir dans cette Afrique corrompue, au bord du gouffre? La contradiction révèle l'ironie. Et l'ambiguïté demeure totale : leur action est héroïque mais inutile et dérisoire.

Autres manifestations de l'ironie : l'utilisation du pluriel et l'absence de majuscule pour *graals*. Une cause peut-elle être grande ? Y a-t-il une hiérarchie des causes ? N'est-ce pas plutôt une question de différence et non de primauté ? *Vanitas vanitatum* avait déjà dit en son temps le poète biblique, Qohélet.

Derniers lieux du persiflage : Dyana est *reine d'épopée*. Ou encore : *le gros du travail est assuré par deux frères qui, l'Esprit-Saint aidant...* Et : *Pierre et Mère Marguerite* (cette juxtaposition proche sur le plan phonétique de *Père et Mère* peut prêter à sourire et renforcer le sarcasme). *Ils regardent leur progéniture s'agiter, se lancer dans des aventures d'adultes avec la fougue de la jeunesse* : leur compassion, leur condescendance est proche du regard moqueur. En outre, Gérard Adam fait souvent intervenir, dans ses récits, des fourmis. Comme si, plus que tout autre, elles partageaient avec nous le même ridicule de l'action.

On le voit : toute une série de mots et de réalités ressortissent au domaine de la religion.

#### Père, mère, sœur : les cercles interdits

Le paragraphe 5 nous livre encore les contradictions d'inspiration catholique dans les rapports des hommes et des femmes. Ghislain Desaiève éprouve pour la religieuse (*sœur*) un amour incestueux (père/enfant) ; mais la sœur est mère pour ses malades (dualité, ambiguïté) ; Dyana redevient enfant lorsqu'elle implore le regard paternel du médecin et que ses patients guéris se rebiffent pour des raisons machistes d'orgueil.

Ces instants sont rares, *moments privilégiés, plénitude fugitive* et les *amants* préfèrent demeurer dans cette tension soutenue car ils savent que la satisfaction du désir l'émousse.

#### Le bonheur.

Il pourrait être défini comme *eudémonisme*, au sens de la réalisation, de l'accomplissement de ce pour quoi l'homme est destiné. Il importe, dès lors, de vivre le plus pleinement possible l'instant présent, étant entendu, dans sa triple dimension : contraction-dilatation-repos entre les phases. La pluie, d'ailleurs, symbolisera cette pause. Alors que la visite de deux ex-scieries est programmée

de longue date, l'élément naturel, fondamental pour le peuple africain, en a décidé autrement : il s'agit dès lors de vivre l'instant présent gravide de tout l'avenir (*le manioc va reprendre, les arachides...*) et enceint de tout un passé (*Elles ont raconté des souvenirs de petites filles qui couraient nues s'offrir au déluge*)

### L'abstraction.

Dans le domaine philosophique, l'abstraction est la capacité d'isoler les éléments. Gérard Adam renforce la solitude de ses personnages en leur permettant d'énoncer des réflexions qui atomisent les mots et leur réalité : *Source? Mot abstrait, pour moi, et pourtant naissance, fertilité, richesse au sens le plus noble...* Et l'écrivain de poursuivre sur l'évocation d'une légende, d'un mythe (c'est-à-dire une pensée considérée comme infra-philosophique) pour mieux expliciter les liens de la naissance et de la mort pour les Africains. Il répond à l'abstraction par des éléments naturels. À l'inverse, introduisant dans le commentaire de la phrase d'Atahualpa Yupanqui, deux incises, dont l'une porte précisément sur l'abstraction, il entend parler du *concept*. En l'occurrence : celui de l'arbre. L'autre incise rappelle, au contraire, l'oubli, c'est-à-dire l'isolement. Gérard Adam évoquera, là encore, les éléments naturels mais dans leur acception présocratique et joints à l'humain (*la caresse de ma main, le gonflement de mon cœur*, nouvelle allusion à la métaphore pour la compréhension particulière du temps.

### La nature.

Selon Ernst Bloch, dans son livre ***Le principe espérance*** (5) qui défend un marxisme utopiste, la nature n'a, par elle-même, aucune fin. Bloch rejoint Empédocle et le philosophe juif hollandais, Spinoza, pour qui la finalité n'est que l'expression de nos propres désirs : ce n'est pas parce qu'une chose est bonne que nous la désirons, mais bien parce que nous la désirons qu'elle est bonne. C'est la thèse anthropomorphique. En outre, l'homme nouveau n'existe pas encore à leurs yeux : il faut créer un homme qui ne serait plus le jouet des forces de la société et deviendrait le dominateur absolu de la nature.

---

5. Traduction aux éditions Gallimard, 1954-1956, trois volumes.

Contre ces penseurs, Hans Jonas, dans son livre *Le principe responsabilité* (6), prétend que le refus de toute finalité naturelle a conduit à de véritables catastrophes écologiques et que l'idée d'un homme inachevé sous-tend les tentatives actuelles de modifier la génétique humaine. Il prétend dès lors que toutes les choses de la nature ont en elles-mêmes des fins immanentes, c'est-à-dire des fins que chaque chose porte en soi-même. Cette idée est appelée précisément par Jonas : *principe responsabilité*. Il sous-tend la réponse à l'appel, à la revendication des choses à l'être ou à l'effectivité de leur fin. Il y a un concept courant de la responsabilité : celle de nos actes et de leurs conséquences directes. Nous avons à répondre de nos actions devant le tribunal de la communauté humaine. Mais le sentiment de responsabilité est plus large et plus originaire : il s'agit de prendre en vue ce qui existe, de répondre à la nature désormais fragile, fragilisée qui revendique mon agir.

Dans l'extrait analysé, des pages 178 à 180, Gérard Adam est, nous semble-t-il, passé tour à tour par ces deux conceptions philosophiques. La position d'Ernst Bloch est surtout présente dans le deuxième paragraphe : *nous dressons des plans, jetons des ponts ; volonté tendue des bâtisseurs* ; celle de Hans Jonas clôt le chapitre 48 : *il n'y a pas une nature et nous pour nous y intégrer. Il y a nous dans le grand tout de la nature, comme un arbre est un élément de la forêt avant de s'en distinguer en tant qu'arbre.*

Et Gérard Adam termine par une phrase qui définit la liberté humaine. Elle se conçoit, en effet, comme faculté d'assomption, aux sens les plus nobles du terme d'acceptation et d'élévation, de transcendance : *Ce n'est qu'en acceptant jusqu'au tréfonds notre condition d'hommes, rameaux d'un arbre gigantesque, nourris par lui, que nous pourrons, chacun, nous réaliser en développant une fleur.*

#### Tentative toujours reprise de dire mieux.

L'extrait commence par *Je croyais le temps linéaire* ; l'auteur a prouvé – comme nous l'avons vu – qu'il n'en est rien. Il se termine par des réflexions sur la position de l'homme au sein de la nature. Là encore, Gérard Adam reprend sa

---

6. Das prinzip verantwortung, traduction française aux éditions du Cerf, 1990.

propre pensée pour l'aiguiser, la raboter, l'affiner : *Mais non, ce n'est pas encore ça*. Impression constante de labours à arpenter, de sillons qui se creusent, de sentiers qui se perdent et se rejoignent pourtant. Une pensée en amont de toute pensée.



## *Extraits*

1999. Pierre Lhermitte, virologue, prix Nobel de médecine pour le vaccin contre le sida, fondateur d'une confrérie de scientifiques, est victime du virus qu'il étudie, redoutable mutant surgi dans les forêts centrafricaines. Tenu en quarantaine dans son propre service, soutenu par ses amis du monde entier, il participe à la course de vitesse contre l'épidémie et la recherche, tout en prenant conscience d'un monde contemporain dont il s'était jusqu'alors abstrait et qu'ébranlent de profonds bouleversements sociaux et géopolitiques, ainsi que l'avènement de mouvements millénaristes. Mais d'étranges modifications psychiques apparaissent chez les rescapés, devenus imperméables à l'angoisse. Le développement de la vie serait-il à un carrefour? Poursuivant la lutte en Afrique même, Pierre Lhermitte est entraîné simultanément dans une aventure exceptionnelle et dans une quête intérieure, psychologique, métaphysique et spirituelle.

*Il a changé. Profondément. Même s'il ne s'en ouvre à personne, redevenu pour ses proches égal à lui-même, froid en apparence, mais attentif aux êtres ; même si avec sa rigueur coutumière, il se donne à sa fonction de coordinateur, injectant dans chaque centre du réseau les réflexions que lui inspire une vision globale, non obnubilée par l'investissement trop intense d'un secteur restreint.*

*Une étrange distance s'est glissée entre les mécanismes à nouveau bien ajustés de son cerveau et la jubilation qu'il ressentait naguère à les sentir jouer. Distance que ne troublent pas les accès d'angoisse au sortir des cauchemars, portés tantôt par des images d'une étonnante précision, tantôt par des réminiscences fugaces, brouillons de rêves évanescents. Il parvient souvent à se passer de Nirvanine ; parfois, une bouffée, aux plus intolérables paroxysmes. La plupart du temps, il se roule en boule, et laisse déferler, centré sur le va-et-vient du diaphragme. Les accès durent une demi-heure, une heure, puis s'estompent, le laissant dans une tristesse vague, qui stagne en lui des journées entières, insaisissable, s'évanouissant lorsqu'il croit la tenir, pour reparaitre dans un creux de pensée.*

*Bien sûr, dans cette tristesse, intervient sa réclusion, l'hiatus entre lui-même et le processus de recherche, et, par là, l'obligation de combler cet hiatus en affrontant le sens profond de la recherche. Ainsi, la moindre observation sur l'extension de l'épidémie, ou la structure virale, se colore de la certitude, irrationnelle, incommunicable, que cette extension, cette structure, ont un sens caché, révèlent un moment d'équilibre, éphémère, entre des forces inconnues, qui régissent tout autant l'agitation des cités, l'horrible*

*génocide libanais, la flambée des intolérances; et, sans prise sur ce chaos, la comédie du pouvoir que les hommes politiques se jouent, et jouent à leur public.*

*Mais il y a plus. Cette tristesse lui semble liée à ce qu'on abandonne en changeant, encore qu'il sache mal ce que recouvre cette notion, la seule perte qui le guette étant celle de la vie, et dès lors le possible non-sens, pour lui, du processus de connaissance. Souvent, il tente d'envisager sa mort. Elle reste une abstraction, qu'il peut manipuler comme un schéma sur l'ordinateur. La vie, automatiquement, se recompose autour de la maille disparue, et IL reste témoin de cette recomposition. À ces exercices, nulle angoisse n'est liée.*

*Pourtant non, la vie n'est pas sa seule perte possible! Un travail sourd s'effectue, dont il ignore tant les réactifs que le ferment; et comme dans toute réaction, quelque chose est laissé par ce qui est créé.*

*Le virus est-il en cause? Ou se sent-il à l'unisson des temps?*

*Bien des soirs, à présent, il s'installe devant le téléviseur. Les chaînes s'y disputent l'audience à grands renforts de débats abscons, où mages, astrologues, parapsychologues de tout poil, paradent sous l'arbitrage narquois de scientifiques guère plus modestes. Inlassablement, ces Jérémie agitent le même thème : en cette dernière année du XXe siècle, que gagnera, qu'abandonnera l'humanité entrant dans l'ère du Verseau, dont l'épidémie, les guerres, les troubles sociaux seraient les annonciateurs? Monseigneur Laffite prêche sa Nouvelle Croisade contre les Musulmans, les Juifs, les Ordino-soviétiques, barbares qui menacent l'Occident chrétien; et Tadeusz Sobieski l'englobe dans sa condamnation des religions et des pouvoirs politiques corrompus, nouvelle Babylone, ennemie de sa nouvelle Jérusalem, chargée par Dieu de frayer la voie de l'humanité vers une ère de syncrétisme spirituel, cet âge d'or où les différences enrichiront au lieu d'opposer; mais lui-même n'apparaît plus à l'écran : mortifiés par le succès de son mouvement auprès de jeunes Musulmanes en quête d'émancipation, les groupes islamiques ont mis sa tête à prix.*

*Les hommes n'arrivent pas à s'adapter à la formidable accélération que connaît cette fin de millénaire. Bouleversements technologiques, économiques, politiques, se succèdent sans discontinuer; toutes les certitudes s'évanouissent brassées dans un immense tourbillon, emportées à travers les rapides de l'histoire, les foules pressentent le fracas des chutes qui devraient, selon les prophéties, les précipiter vers une terre promise, et se raccrochent aux repères que leur fournissent les périodes idéalisées du passé. Fulgence Esperelli commente les rétrospectives du siècle et les convulsions de l'actualité, à la*



lumière de l'Apocalypse, de Nostradamus, de Malachie. La radio repasse inlassablement les mêmes tubes des Golden Sixties, sur lesquels deux générations ont déjà dansé. Depuis quelques mois, même la belle époque refait surface : à travers le hublot de surveillance, il surprend les premières phrases de Valencia ou de Prosper Youp-la-boum, vite noyées dans un fou rire. Dans une quête désespérée de racines, les musiques folkloriques retrouvent la cote, même si on doit les pasticher pour les abaisser au niveau culturel des masses.

Subit-il une mutation intérieure, en résonance avec une ère finissante ? Verra-t-il, lui aussi, défiler un à un les événements de son passé ? Comme, un jour de mélancolie, on pousse la grille du cimetière où reposent ceux qu'on avait oubliés, assailli par cette densité d'existences anonymes dont on est le fugace prolongement voué au même anonymat, ses rêves ont-ils poussé la grille de son cimetière intérieur ? À l'appel de leur nom, les spectres sont apparus, sa mère absente, ses années de pensionnat...

Et le rire de Lyudmilla, ses yeux d'émeraude comme la clé de la gardienne, qu'il croyait avoir mis pour toujours au tombeau et qui, à la première fêlure, roulent leur pierre et resurgissent, inaltérés, comme s'ils étaient ensevelis d'hier...

**(La lumière de l'archange, pp. 44-46).**

Des officiers en manœuvres se retrouvent au mess pour boire un thé ou une Trappiste dans une ambiance généreuse de chaleur humaine. Ils s'y racontent des histoires, avec un certain humour mêlé de tendresse et teinté d'auto-dérision, histoires d'officiers bien sûr, qui se déroulent dans leur vie quotidienne ou aux quatre coins du monde, et parlent d'amitié, de solitude, de nostalgie, d'aventure, d'humanisme, d'éthique et de politique, sur fond de guerre du Golfe évoquant le spectre d'une troisième guerre mondiale.

Ce recueil de nouvelles, qu'on peut aussi considérer comme un roman à épisodes dont chacun présente un florilège d'anecdotes et de réflexions, donne de la vie militaire une image très différente des traditionnelles plaisanteries tout en livrant un chapelet d'interrogations essentielles.

*Je ne l'ai revu (Daniel) qu'un an plus tard, à l'Académie Militaire où j'avais été muté entre-temps, et où lui suivait un cours d'avancement. Dès lors, il m'a élu pour médecin, tâche éprouvante, puisqu'il m'a fallu non seulement traiter ses résurgences de paludisme et la colite héritée de son amibiase, mais surtout l'aider à surmonter son divorce, l'accompagner dans sa quête, erratique mais sincère, de spiritualité, le convaincre de ne plus trop boire, de manger moins,*

*de cesser de fumer, d'adapter ses prouesses sportives à l'approche, puis au franchissement de la quarantaine, et, plus difficile encore, de prendre pour ses débords sexuels périodiques les précautions qu'impose l'ère du sida. Depuis un an, Daniel nous a rejoints pour diriger l'instruction militaire des aspirants-officiers, les pauvres. Nous sommes ainsi proches collaborateurs, et s'il ne me demande plus guère que de résoudre par mes petites aiguilles les bobos que le sport, de plus en plus souvent, lui occasionne, nous nous retrouvons volontiers devant une bière, ou, la sagesse venant, une tasse de thé, pour débattre, encore et toujours, du sens ou du non-sens de la vie.*

*Voilà donc l'homme avec qui, ce soir, je n'ai pu m'empêcher de reprendre ce thème de la comédie vitale dont je m'aperçois avec perplexité qu'il sous-tend mon œuvre littéraire, et qu'il m'empêchera sans doute d'accéder au succès, puisque le héros d'un roman, s'il n'y croit pas lui-même, doit à tout le moins faire croire en son personnage (Daniel, naguère, m'a disputé des heures sur une phrase des Tribulations : Quelle devise, dérisoire et définitive, pourrais-je accoler à ma vie? Quelque chose du genre : puisque rien ne vaut la peine, autant le faire jusqu'au bout).*

*— Et la souffrance, dans ton système?*

*Aucune philosophie, aucune ascèse, n'a pu mettre un terme à sa souffrance : lorsqu'il s'est essayé au zen, Deshimaru lui-même a déclaré forfait. Aucun flirt avec le danger non plus : quelle plus grande distance prendre d'avec les vicissitudes de la vie que de plonger en deltaplane d'un sommet alpin? Et pourtant, au moment de se jeter dans le vide, levant le regard vers le ciel, il n'y a pas vu la face de Dieu, mais l'hélicoptère de la télévision, et il a dédié à sa femme son triomphe ou son écrasement, souhaitant que, dans une hypothèse elle éprouve du regret, dans l'autre du remord.*

*Il se juge de plus en plus lucidement, parvient, se voyant du dehors, à rire de lui-même, me suggère de le prendre pour modèle burlesque dans un de mes prochains livres; mais n'en mord pas moins tous les soirs son oreiller, contemplant sur sa table de chevet la photo de celle qui l'a quitté depuis quatorze ans, et pour qui, une certaine notoriété venue, il n'est plus qu'une tache d'ombre dans un passé refoulé.*

*Daniel, pour moi, reste un mystère. Je n'ai rien d'un Freud; rien non plus d'un Deshimaru; mon approche du Bouddha se limite à ce paradoxe des Tribulations, auquel, vaille que vaille, je cramponne ma vie. Pourtant, c'est de moi que Daniel attend la lumière; il est persuadé qu'elle luira un jour, et s'obstine, pour l'extraire des ténèbres, à pousser dans leurs derniers retranchements mes pauvres méditations.*

*Nous n'irons pas plus loin ce soir. Je n'ai pas d'explication au mystère de la souffrance. Je sais qu'il faut jouer sa vie comme sur une scène, et, de tout son cœur, de tout son talent, faire exister son personnage, éclore les émotions qu'a voulues l'auteur inconnu ; je sais aussi qu'après le spectacle, nous avons à juger notre prestation, en toute lucidité, déceler nos outrances, nos manques, nous préparer à jouer mieux demain ; puis, dans la solitude, oublier notre personnage, et nous plonger dans la contemplation des choses essentielles.*

*Je sais que, de cette balance, dépend la réussite de notre vie.  
Mais je ne sais pas encore le faire partager à Daniel !*

**(Le mess des officiers, pp. 63-66).**

Simon Prouvost, médecin déboussolé, écrivain sans inspiration, chassé de son paradis terrestre africain par une guerre civile, malade de surcroît, végète dans un service de gériatrie obsolète où il n'est plus que « le petit docteur » et tout en n'osant s'avouer qu'il aime celle qui partage sa vie, traîne dans les rues ses sarcasmes, sa pancréatite, ses chimères (Nayla, l'inconnue du métro) et sa nostalgie (Mama-la-Mort, succès oublié de son complice Prince Doudou, victime du sida). Vient s'échouer dans sa salle 13, aphasique et paralysé, monsieur X, son ancien professeur de maths, l'ennemi intime et le juge trop clairvoyant. Pour Simon, cet homme est venu le narguer jusque sur son lit de mort. Mais la lumière qui peut-être veille au fond de cet œil éteint, de ce miroir insoutenable, est là comme une mauvaise conscience. Pour fuir sa culpabilité, au moment où monsieur X meurt, Simon boit jusqu'à se donner une crise aiguë de pancréatite. Ultime espoir de résurrection ?

*Avant de rentrer pour une sieste qui me permettra, le soir venu, de garder les yeux ouverts devant quelque navet télévisé, je m'offre un couple d'heures dans la vieille ville. Selon les dépliants de l'Office Touristique, le cœur palpitant de notre cité ! Or, si je m'y sens relativement bien, c'est qu'au contraire elle n'a plus rien de ce chez nous qui m'horripile, envahie qu'elle est de groupes nippons ou américains, avec ses pizzerias, ses MacDonald, ses oriental fast-foods lovés dans les demeures historiques.*

*Chaque jour, j'y joue les vacanciers, à lécher les vitrines de fausses antiquités, à me fondre aux hordes cosmopolites qui déambulent, guide en mains et reflex en sautoir. J'y photographie avec leur propre Nikon de pleins harems d'Asiatiques vêtues comme des Iroquoises, dont les faces à mon signal se figent, hiératiquement niaises. Puis au long des venelles tortueuses, d'église gothique en statue équestre,*

*de musée du folklore en atelier de dentellière, je suis le sillage de leur babil émerveillé. J'entre après elles chez un marchand de souvenirs. Frôlant leurs laines, leurs soies artificielles ou le plastique de leurs cirés, je palpe des poupées folkloriques made in Macao, les mêmes qu'à Bruges, Athènes ou Florence, avec dans le nez les parfums, les laques, les sueurs d'autres mondes. Je les écoute se gorgier de superlatifs dans une de ces galeries qui exposent leurs aquarelles interchangeables, la cathédrale et l'hôtel de ville avec leur chantilly de nuages, ou, pour les audacieux, des abstractions léchées, mauves, lilas ou roses, parmi lesquelles planent des nudités désincarnées, un oiseau perché sur l'épaule. Je m'enquiers des prix, loue, compare, hésite, promets de réfléchir. Les galeristes me connaissent, aucun n'est dupe, mais on joue le jeu, amorce pour d'autres clients. Quand enfin, pour reposer leurs jambes lasses, leurs pieds endoloris, elles s'offrent une de ces bières artisanales fleurons de nos brasseries industrielles, je m'accorde un thé à la terrasse d'un bistrot millésimé, Aux dix-huit Bourgeois, Au Guy de Faucreuse, illustres personnages dont seuls les touristes savent encore l'histoire, ou plus souvent à l'intérieur, lorsque la pluie étale ses coulées de suie sur les façades Renaissance ravalées à grands frais.*

*Elles me décochent de resplendissants sourires, je suis pour elles un de ces innombrables visages sympathiques et anonymes, comme l'étaient pour moi ceux des Noirs aux premiers jours de Bata-Bemba, comme le sont restés ceux de Khajuraho, San Cristobal ou Bogota. Martelant le brouhaha polyglotte, des haut-parleurs assènent les indigestes vibrations de basses répétitives, les cymbales sans imagination de groupes que je ne connais plus, identiques dans tous les bars sous toutes les latitudes; et encore, quand ce n'est pas Iglesias! Je rêve aux pancakes de Belize-City, à cet après-midi d'enivrante solitude, dans l'hôtel-palais du lac d'Udaïpur, étendu sur le marbre de la cour intérieure à contempler les lotus du bassin, à ce motel d'Antigua tenu par des hippies américains tellement camés que je n'ai jamais pu les réveiller pour payer ma note...*

*Sur les marches de l'hôtel de ville, une Noire américaine me tend son appareil. Caricature d'accent, face hilare, les yeux comme des OVNI, chapeau orange, ciré caca d'oie relevé en arrière par-dessus le fessard qui distend un pantalon jaune fluo. Le genre de figurante qui convient à mon théâtre, mais une bouffée imprévue d'amour-propre soudain m'envahit, et je lui fais de la tête un Non! maussade d'homme pressé. L'ersatz de dépaysement aujourd'hui m'écoeure. Monsieur X me pèse sur le cerveau, importun censeur, portant un jugement esthétique sur chacune de mes pensées.*

*Je déambule longtemps, sans rien regarder autour de moi, d'un pas machinal qui finit par me déposer face à cette bouquinerie où j'ai déniché une collection complète du Mensuel Littéraire. Une fois au moins par semaine, le cul par terre, je feins de sortir au hasard un numéro de la pile. Mais c'est toujours le même, ce 64 d'il y a trois ans, dans lequel a paru Le ciel est, par-dessus les toits de tôle, si sombre, si terne avant l'orage, mon unique nouvelle publiée à ce jour, et sans doute à jamais.*

*Les revues dorment à leur place, empilées au fil à plomb. J'imagine qu'à part moi personne ne les dérange. Toutes pourtant ont été feuilletées, les pages en sont cornées, quelqu'un, peut-être, qui s'est ému d'un ciel terne par-dessus les toits de tôle. Voire, qui en garde de vagues réminiscences, une atmosphère, un songe de paysage qu'on ne reconnaît pas, qui semble pourtant familier. Sinon, guère de chance qu'on exhume un jour ces chiures d'encre sur du papier qui bientôt va moisir, parmi les quatre-vingt-deux exemplaires empilés dans cette échoppe obscure où n'entrent pas trois clients sur une heure!*

*Je relis, amer et consciencieux, de la première à la dernière ligne, intervertissant mentalement deux mots, cherchant un synonyme à tel autre. Puis vais farfouiller parmi les étagères, au hasard des titres, des couvertures, sans projet de rien acheter, comme toujours ou peu s'en faut, en quête de je ne sais quelle révélation. D'ailleurs, lorsque par exception j'emporte un livre, après dix ou cinquante pages il va sédimenter sur les piles branlantes de mon coin de bibliothèque baptisé cimetière des forêts assassinées*

*Mais dès les premiers rayons, ma vue se brouille. Quelque chose se bloque au milieu du corps, une boule me tord l'estomac, remonte le long de l'œsophage, un goût de bile dans l'arrière-gorge.*

*Merde, une crise...!*

*Pas étonnant, avec les foutues pâtisseries et tout ce café du week-end!*

*Rejeter sur sa planche le bouquin écorné, me sauver en bousculant un client...*

*Vingt mètres plus loin, penché sur le caniveau, j'attends. Un couple dégoûté change de trottoir.*

*Les haut-le-cœur s'estompent. Je ne vomirai pas maintenant. Le diaphragme s'anesthésie.*

*Une petite pluie fraîche se met à arroser la rue.*

*Elle me fait du bien.*

**(Mama-la-Mort et Monsieur X, pp. 29-33).**

Durant plus de quatre mois, d'avril à août 94, l'auteur accompagne, en tant que médecin militaire, les convois de la Forpronu qui, à partir de la côte dalmate, ravitaillent les villes de Bosnie centrale, et plus particulièrement Tuzla. Il en profite pour observer, interroger, écouter, tenter de comprendre cette guerre, et plus particulièrement la rupture entre Croates et Musulmans qui a culminé à Mostar, Gornji-Vakuf et Vitez, la petite ville où est stationnée son unité. Dans son carnet de bord, il note ses rencontres, des anecdotes, des récits, des réflexions, des analyses. À son retour, Pierre Mertens lui demande de le publier.

*Il arrive à la vérité d'avoir du style. C'est, à l'évidence, le cas ici.*  
(Pierre Mertens).

*J'ai emprunté le portable de Jæ pour commencer une lettre à Pierre Mertens et à Michel Lambert, question de faire le point.*

*Je leur décris notre Poche croate avec ses irréductibles de Stari Vitez, encerclée par un territoire musulman, lui-même entouré par les conquêtes serbes et la frontière d'Herzégovine. Nos convois humanitaires, les pistes épouvantables que les ponts coupés, les routes minées, les lignes de front tortueuses, obligent à emprunter. L'accord croato-musulman à peu près respecté, la lente amélioration, la reprise des écoles, les patrouilles belges et britanniques entre les ex-belligérants. Mais le chahut des explosions, accidents ou déminage, les fusillades pour fêter n'importe quoi ou pour tuer l'ennui.*

*Je raconte les Dzokeri, Nova Bila, Mostar. Je râle sur la désinformation.*

*Puis je suis pris d'une inspiration rageuse. La mécanique de la guerre en ex-Yougoslavie me paraît tout à coup évident : 5000 salauds ont fanatisé 50/000 crétiens pour faire 5/000/000 de victimes. Chiffres symboliques bien sûr, et les frontières passent à l'intérieur de chacun, mais le modèle permet de comprendre.*

*Les salauds : ceux à qui l'horreur profite. Ils constituent l'obstacle majeur à tout retour à la paix.*

*D'abord, les hauts salauds, ex-dignitaires du régime, hauts gradés de l'armée, néo-politiciens, sans foi ni loi, ambitieux, retors, démagogues, avec un souverain mépris pour les populations, tant les leurs que les autres. Incapables de juguler la déliquescence de l'économie, craignant d'être balayés, ils ont sorti de leurs bottes la carte du nationalisme pour conquérir le pouvoir ou s'y maintenir. Les Izetbegovic, les Tudjman, m'ont l'air d'apprentis sorciers dépassés par les forces qu'ils ont mises en branle. D'autres, Milosevic, Mladic, ont probablement une vision à long terme, et manipulent adroitement tous les leviers, notamment Karadzic, qui me paraît plutôt fêlé, mais dont le charisme,*

*en lançant les Serbes de Bosnie dans l'aventure, permet de faire jonction avec les Krajina.*

*Il doit y avoir des clans, des rivalités intestines, des alliances temporaires, dans la plus pure tradition dictatoriale. Tout cela promet de beaux règlements de compte.*

*Ensuite, les salauds locaux, petits potentats et seigneurs de la guerre. Leur inféodation aux autorités centrales est plus que floue, ils s'arrogent une grande autonomie dans l'organisation de la saloperie, dont ils profitent au maximum, en faisant main basse sur les avoirs des ennemis et une partie de l'aide humanitaire. Alliés de circonstance avec des truands de haut vol, certains rentrés d'Europe occidentale pour la foire, qui ont organisé leurs propres milices, ils constituent des lobbies politico-mafieux. Même si, par intérêt, les hauts salauds sont à certains moments amenés à composer, ce même intérêt ne se retrouve pas forcément au niveau local, ce qui rend tout accord immédiatement caduc.*

*Les crétins : ceux pour qui la guerre est jolie, dont la raison est obnubilée par des slogans ou des instincts.*

*Les crétins fanatiques, religieux ou nationalistes : les moudjahidins musulmans, dont ceux des pays frères qui se sont infiltrés dès le temps de paix sous prétexte d'études ; les héritiers des tchetniks serbes ; des oustachi croates... Préfanatisés, prêts à tout pour la bonne cause.*

*Les crétins psychopathes. La rivalité entre villes cultivées, relativement prospères, et les campagnes arriérées, a permis la fanatisation de villageois qu'on a lancés sur les villes honnies en leur désignant l'autre comme responsable de leur misère. La rancœur est le moteur de leur hargne. Schématisant à outrance, on peut considérer la guerre en ex-Yougoslavie comme la dernière jacquerie.*

*Autre variété : la pègre des cités, fruit d'une économie calamiteuse. On y recrute les massacreurs à la chaîne, les tortionnaires, les violeurs professionnels. L'affolement provoque le vide devant eux, ce qui arrange les hauts salauds (purification ethnique) et les salauds locaux (règlements de compte, et confiscation des biens de ceux qui se sont enfuis).*

*Tout ce beau monde s'ennuie entre deux actions d'éclat et, ne sachant que faire, vide rakija sur rakija, sljivovica sur sljivovica, puis chargeur sur chargeur, en l'air dans le meilleur des cas. Une fois l'autre disparu, ne leur reste qu'à vivre sur leur propre camp, dont la population les craint presque autant que les crétins du camp adverse.*

*Les victimes enfin.*

*Les soldats improvisés, qu'on envoie au casse-pipe quasi sans instruction, intellectuels bombardés officiers, agriculteurs entre labours et récolte, ouvriers des usines fermées, commerçants, artisans, chair à canon d'une guerre dont les enjeux les dépassent parce qu'ils dépassent tout entendement. Ceux qui se résignent à se battre pour défendre leurs proches, et que la haine gagne peu à peu. Les responsables demeurés intègres, et qui tentent désespérément de contenir le chaos. Puis tous ceux obnubilés par l'horreur subie, dont la soif de vengeance envahit tout le champ de conscience...*

*Les populations qu'on détrouse, qu'on affame, qu'on déplace, qu'on viole, qu'on massacre. Qui tremblent pour leurs proches au combat, acceptent passivement qu'on chasse l'autre par peur de ses extrémistes, et voient ainsi l'inacceptable s'inscrire chaque jour un peu plus dans leur normalité (et, plus grave encore, celle de leurs enfants). Elles sont déboussolées par la tourmente, on y trouve tous les types de réaction, depuis le morne désespoir jusqu'à l'abnégation. Les uns acceptent la fatalité de la purification, parce que tant d'atrocités ont été commises (de part et d'autre, mais celles de l'adversaire sont les seules qu'on veut connaître) que la coexistence n'est plus imaginable. D'autres cultivent la nostalgie de naguère, ne veulent pas se résigner, savent que la fracture n'est définitive que pour les crétins et les désespérés.*

*Cette analyse ne permet pas de renvoyer les adversaires dos à dos. Les Serbes, dans ce cloaque, sont indéniablement les agresseurs. Leurs salauds, plus diaboliques, plus rapides, plus prévoyants, se sont organisés de longue date. Leurs crétins semblent plus nombreux, et plus fanatisables. Ils ont plongé les premiers dans l'horreur systématique, et ils ne s'en priveront pas tant qu'ils disposeront à peu près seuls des armes lourdes.*

*Les raisons en sont complexes.*

*Historiques d'abord : ils ont subi l'occupation ottomane, s'en sont libérés seuls, ont joué un rôle prépondérant dans la guerre de 14 et la résistance de 40. Ils estiment avoir été mal payés en retour sous le Croate Tito qui, par hantise de leur domination, a démembre leur territoire : dans l'ex-Yougoslavie, les Krajina, les Slavonies, où ils sont majoritaires, étaient attribuées à la république croate (la Constitution du nouvel Etat croate considère d'ailleurs les Serbes comme des citoyens de seconde zone); deux provinces autonomes, la Voïvodine (à majorité hongroise) et surtout le Kosovo (qu'ils considèrent comme leur berceau, mais où les Albanais sont aujourd'hui 90%) échappaient à leur tutelle (Milosevic a mis, en 1990, un terme à ces autonomies, donnant aux Slovènes et aux Croates le prétexte recherché pour sortir de la Fédération).*



*En revanche, Belgrade était tout de même la capitale de la Yougoslavie (alors que Sarajevo est plus central), et les Serbes dominaient l'administration et l'armée.*

**(La chronique de Santici, pp. 92-95).**

Deux enfants, de dix à douze ans, marginaux, chacun à leur façon. Marco, *parce qu'il a horreur du foot. Et qu'à cause de ses leçons de flûte, il n'a pas le droit de regarder les séries « abrutissantes » ni d'attraper l'épilepsie avec une console Sega, qu'à la maison on écoute plutôt Mozart que Jordi...* Ngalula, petite Cendrillon noire, mais aussi *fée entourée d'un vol de papillons*, ces petits bouts de ruban jaune qui brillent dans ses éternelles couettes. Ngalula-l'orpheline, parquée avec sa famille adoptive dans un centre d'accueil pour candidats réfugiés politiques.

Entre ces deux enfants, la différence va nourrir l'amitié, aussi brève qu'intense, absolue comme l'amour, et ils vont s'inventer un monde avant que la vie incompréhensible des adultes ne balaie leur fragile univers.

*Main dans la main, Ngalula et Marco se promènent au bord du ruisseau. Le soleil brille depuis le matin, il fait délicieux à l'ombre des arbres et les citronnelles qui poussent en touffes sur l'autre rive imprègnent l'air de leur parfum acidulé. Ils n'ont pas encore décidé à quoi ils joueront. Peut-être même qu'ils ne joueront pas, qu'ils préféreront observer cette colonne de fourmis transportant un cadavre de sauterelle. Ou bien écouter les oiseaux, imiter leurs pépiements. Ngalula est imbattable à cet exercice. Un prodige, on dirait vraiment qu'elle parle oiseau. Elle prétend que c'est un privilège des femmes de sa famille. Sa mère le lui a transmis, qui elle-même le tenait de sa propre mère, ainsi depuis toujours.*

*En fait, c'est lui qui ne se sent pas d'humeur à jouer. Il brûle d'envie d'interroger son amie sur ce beau garçon aux longs cheveux bruns qui l'a embrassée sur les deux joues à la sortie de la messe, mais il a peur de passer pour un jaloux, même si c'est un peu vrai. Un grand, d'au moins treize ou quatorze ans. Il avait l'air d'être venu exprès l'attendre sous le porche, et quand toute la famille a repris le chemin du Château » il a marché à côté d'elle. Marco, lui, a dû rester à faire de l'équilibre sur la balustrade des Halles pendant que Mamy parcourait le marché. Quand elle est revenue prendre sa commande chez madame Vergaud, il s'est assis sur la margelle du puits, mais il n'avait plus le cœur à imaginer la princesse prisonnière.*

*Il voudrait aussi lui demander comment on devient «réfugié politique». Ils ont déjà discuté de tas de choses, mais de ça, jamais. Peut-être que Ngalula n'a pas envie d'en parler. Et lui n'y a jamais pensé. Elle est apparue comme un éblouissement au plus obscur de son chagrin, et c'est comme si elle avait toujours été là. Pas besoin d'explications. Mais depuis hier, il repense sans arrêt au sermon. Il n'a pas tout compris, mais des bribes lui tournent en tête. «Ils ont traversé des épreuves pénibles.» «Solidarité avec ceux qui sont dans la détresse.» «Devoir chrétien de fraternité envers ceux qui ont tout perdu». Et il se souvient de la phrase de Mamy : «Ils ont bien assez souffert». Quand elle a répété à Papy les paroles du curé, il a haussé les épaules : cet exalté de Polonais qui débarque chez nous, une fois par semaine, pour débiter ses sermons, qu'est-ce qu'il peut bien comprendre aux affaires du village? Et pour la lettre de madame Istasse, il a ricané : cette vieille chipie rouge, toujours à vouloir mettre son grain de sel pour foutre la pagaille...! Les poètes, on les connaît, des rêveurs, dans la lune, pas le moindre sens des réalités...*

*Et madame Vergaud? Dans la lune, elle aussi? Pas le sens des réalités, elle qui faisait déjà tourner l'épicerie quand son ivrogne de mari vivait encore? Elle n'a pas le temps d'aller à la messe, pourtant elle était d'accord, quand les femmes lui ont raconté l'affaire.*

*Évidemment, imagine-t-on une épicière contredire ses clientes? D'ailleurs, les réfugiés, pour elle, c'est une aubaine, ils ne manquent pas d'argent, ces parasites, ça fait marcher le commerce...*

*Mamy s'est tue pour ne pas l'énerver, il sait qu'avec elle il aura le dernier mot, du moins en apparence. Mais Marco l'a boudé pendant tout le déjeuner.*

*Tout à coup, il voit Ngalula s'arrêter, porter la main en cornet autour de l'oreille. Lui-même ne perçoit rien d'extraordinaire dans le concert de gazouillis qui se mêle au bruissement du feuillage. La gorge de son amie se gonfle, ses lèvres se tendent.*

*«Piiit-piiit-piiiiit.»*

*Dans les taillis, un bref silence. Ngalula ne bouge plus. Une vraie statue. Elle patiente quelques instants, puis recommence, les yeux fermés.*

*«Piiit-piiit-piiiiit.»*

*Marco retient son souffle. À présent, il distingue... dans ce gros chêne, un peu plus haut, sur la droite...*

*«Piiit-piiit-piiiiit.»*

*Le visage de Ngalula s'éclaire. Entre elle et l'oiseau invisible, un dialogue s'établit.*

*— Piiit-piiit-piiiiit.*

— Piiit-piiit-piiit.

*La fillette hoche la tête, serre la main de Marco. Elle a subitement l'air toute triste.*

— *Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'il t'a raconté ?*

...

— *Dis-moi ! Tu n'as plus confiance ? Je ne suis plus ton ami ?*

*Elle hésite, comme s'il lui fallait trahir un secret. Puis elle se penche et murmure :*

— *C'est un petit. Sa maman est partie. Il est tout seul dans le nid. Écoute comme il tremble.*

*Et Marco, en effet, a l'impression que le pépiement est comme haché par la peur.*

*À son tour, il pose la bouche contre l'oreille de Ngalula.*

— *Elle est sûrement allée chercher de la nourriture. J'ai vu ça dans un documentaire, elle va revenir avec un ver de terre dans son bec.*

— *Non, elle est partie pour de bon. Elle ne reviendra plus jamais. Un chasseur l'a tuée.*

— *Il n'y a pas de chasseur, ici ! C'est interdit.*

— *Tu crois ?*

— *J'en suis sûr. Mon grand-père me l'a dit. On ne peut chasser qu'en automne, et pas les oiseaux. Avant, il y avait des sales tendeurs, qui les capturaient pour les mettre dans des cages. Maintenant, c'est eux qu'on fourre en prison.*

*En fait, il dit ça pour la rassurer, mais il n'en est pas tout à fait sûr. Même, il se souvient que Papy, avant son accident, décrochait le fusil qui pend dans sa chambre quand une volée de grives se posait sur le cerisier. Marco le regardait plier le canon, glisser les deux cartouches, mais il n'osait pas sortir, à la fois parce qu'il avait peur de la détonation et parce qu'il ne voulait pas aller ramasser les oiseaux. Ce qui ne l'empêchait pas de les manger d'excellent appétit. Mais il ne se souvient plus si c'était en été : il vient aussi toute une semaine à Noël et une autre encore à Pâques.*

**(Marco et Ngalula, pp. 29-31).**



# Synthèse

Qu'elle s'inscrive dans le roman ou le recueil de nouvelles, l'œuvre de Gérard Adam mêle délibérément fiction et vie réelle. Au point, peut-être, de dérouter et désorienter le lecteur. Dans *Le mess des officiers*, le personnage principal qui écrit à la première personne, s'appelle Gérard. Il est médecin militaire, marié à Monique et reçoit des coups de fil de sa fille, Véronique. Ces trois aspects, au moins, se retrouvent dans la vie même de l'auteur. Par ailleurs, comme nous avons tenté de le voir, l'écrit ne respecte jamais le schéma classique de la pure linéarité, d'un texte qui se nourrit de tension avant de basculer dans sa chute : il est, au contraire, entrelardé de réflexions, de descriptions, de souvenirs, de prémonitions. Et le dernier paragraphe de tout chapitre ne clôt pas le cercle : il l'ouvre au contraire sur d'autres rêveries et d'autres méditations possibles. Comme s'il était tremplin pour un nouveau questionnement...

Ghislain Desaiève, Pierre Lhermite, Romain Hickx..., la plupart des héros de Gérard Adam s'observent souffrant. Ils s'étonnent de ce curieux animal qu'ils sont eux-mêmes. Et peut-être est-ce à ce prix qu'il leur est possible de traverser la vie sans être trop détruits ou trop immobilisés. Quoique pessimistes, quoique désabusés mais jamais vils ou veules), il leur est toujours loisible de vivre dans la quête, «dans l'éventail des possibles».

Sur le plan purement formel, il importe de laisser la parole à Pierre Mertens qui, dans une émission *Paroles et Musique* de la RTBF1 consacrée à la remise du prix NCR met en exergue, *la qualité d'écriture qui ne vient jamais nuire à l'efficacité du récit, lequel est très rythmé, très passionnant, avec un très grand art du suspense... Le style vient toujours étayer l'entreprise*. Et Pierre Mertens poursuit : *Ce qui nous a convaincus, c'est la conjonction de la sincérité absolue d'un propos, de la charge d'humanité dont l'épaisseur porte témoignage, et d'un assez*

*extraordinaire travail sur l'écriture. C'est aussi la qualité polyphonique de ce livre qui ne sacrifie pas un seul instant au pittoresque ou à la couleur locale, mais sait mêler adroitement des réalités parfois très difficiles à affronter et la charge du fantasme.*

Cette fiction alimentée par le terrain, ce mode d'écriture toujours en prise directe avec les personnages, ce réalisme dans des lieux imaginaires rendent plus réelles encore toutes les phrases prononcées par leur auteur. C'est vraisemblablement ces différents aspects qui ont pu faire dire à une écrivaine bosniaque, Mevlida Laradza, à propos de ***La route est claire sur la Bosnie***, ou à un critique zairois, Robert Ekofo, à propos de ***L'arbre blanc dans la forêt noire*** que jamais ils n'auraient imaginé qu'un étranger puisse avec tant d'acuité comprendre leur peuple. L'explication, pour Gérard Adam, en est simple : de l'intérieur, il n'y a pas la moindre différence entre un Belge, un Bosniaque ou un Zairois.

Jean-Luc DUBART